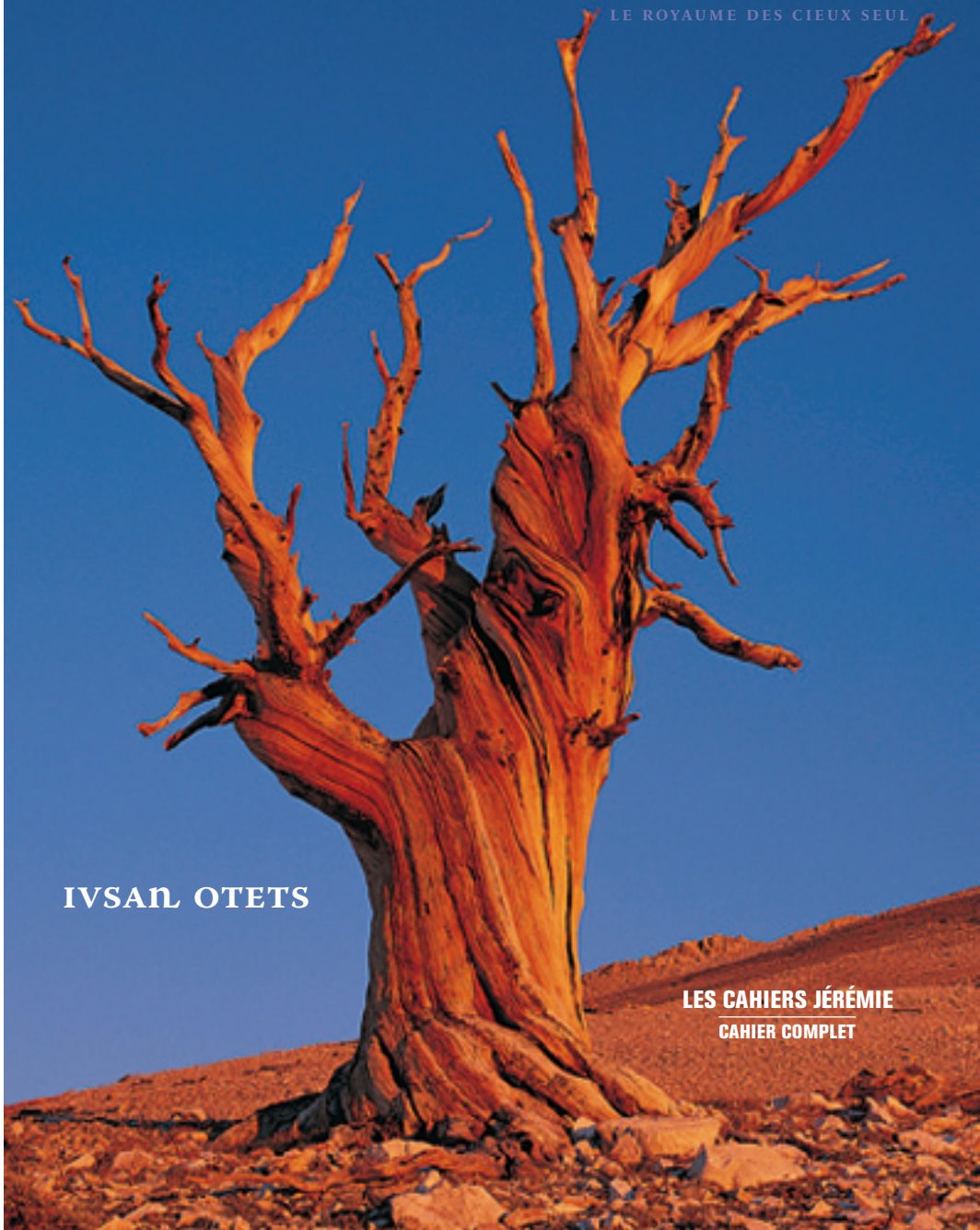


# LE JUGEMENT DES MIRACLES

LE ROYAUME DES CIEUX SEUL

IVSAN OTETS

LES CAHIERS JÉRÉMIE  
CAHIER COMPLET



# **LES CAHIERS JÉRÉMIE**

IL A TROUVÉ MA FAVEUR AU DÉSERT

.....  
www.lescahiersjeremie.net - copyright - L'auteur met gracieusement à la disposition de quiconque veut l'utiliser le texte de ce cahier. Il ne renonce pas cependant à la propriété littéraire. Le texte ou un extrait de texte publié sous quelque forme que ce soit doit comporter les références à l'auteur sous la forme suivante :  
Ivsan OTETS - www.lescahiersjeremie.net  
.....

« Quand on sait voir » dit Kafka dans *Le Procès*, « on trouve réellement que tous les accusés sont beaux », et ce sont même « les plus beaux » ajoute-t-il. « Ce ne peut être la faute qui les embellit, ni la condamnation qui les auréole d'avance » explique l'écrivain, mais « cela vient de la procédure qu'on a engagée contre eux et dont ils portent en quelque sorte le reflet ». Quiconque connaît le récit biblique de Moïse fera peut-être le rapprochement avec les propos du roman inachevé de Kafka. En effet, en descendant de la montagne de Sinaï avec les tables de la Loi, le texte nous dit que « Moïse avait la peau du visage qui rayonnait, à tel point qu'il dût mettre un voile ! » (EX. 34). L'explication que donne le Nouveau Testament de ce récit nous laisse d'ailleurs à penser que Franz Kafka aurait bien pu l'avoir connue, puisque l'apôtre Paul le commente ainsi : « Le ministère de la mort gravé avec des lettres sur des pierres, a été glorieux, au point que les fils d'Israël ne pouvaient fixer les regards sur le visage de Moïse, à cause de la gloire de son visage. » (2 COR. 3)

### SUR LA MONTAGNE

Cette « gloire de la malédiction » est précisément le thème d'ouverture choisi par le Christ dans son discours qu'on intitule à juste titre *Sur la Montagne* (MAT 5-7). Tandis que le Nazaréen débute avec son fameux : « Vous êtes le sel de la terre et la lumière du monde », le christianisme s'empara naïvement de cette « mission » comme lui étant adressée directement. Ce qui est faux ! *Le sel et la lumière*, c'est précisément le rayonnement du procès que la tôrah fait aux hommes, avec ses capacités pour assainir et purifier la conscience ; si les moralistes, les penseurs et autres faiseurs de paix plus ou moins miraculeuses ont hérité de cette tâche en proclamant les lois de la réalité raisonnable, le christianisme a quant à lui reçu l'injonction précise de ne pas entrer dans cette danse ! Les *civilisateurs* éclairés – croyants ou athées – ont tou-

jours été légion, travaillant d'arrache-pied pour faire sortir l'humanité de la barbarie, pour l'éveiller, pour l'innocenter du procès *par le procès*, afin que jaillisse de ses morales, de ses connaissances et de ses spiritualités le miracle de notre destinée : la perfection terrestre. Ainsi ont-ils développé et complexifié à outrance l'arbre de mort du bien et du mal. C'est cet arbre des Lois que le Christ va élucider durant les trois chapitres introductifs du *Sermon sur la Montagne*, usant pour cela d'un double discours ; passant de l'inexorable jugement du bien et du mal dont il fait briller l'implacable verdict, tandis qu'il pose en même temps la cognée à la racine de cette justice et prophétise ainsi sa fin :

« La Loi ne sera pas abolie sur terre, elle sera amplifiée à l'extrême ; qu'ainsi soit manifeste votre incapacité à accomplir ses promesses. Car la véritable lumière n'est pas celle de son procès irréprochable, mais la naissance *sans procès* d'un autre homme que rien ni personne ne pourra plus jamais culpabiliser. Tout accusé brûlé par les consciences peut aujourd'hui plonger en moi ses regards ; il désavouera son jugement et je lui donnerai son accomplissement hors la loi. Ainsi ne suis-je pas venu abolir la Loi mais t'accomplir sans elle. »

#### AU DÉSERT

Le diabolique aime le réel ; il se plaît donc à préserver coûte que coûte la justice du bien et du mal. Il cultive et nourrit cet arbre afin que brille son fruit et nous soient révélées ses lumières, afin que par une vie juste et bonne soit condamné quiconque ose mettre en doute la précieuse réalité ! C'est ainsi que l'Esprit conduisit le Christ au désert pour y être tenté ; ce fut en fait une dispute théologique en trois parties (MAT 4). Lors des deux premières, le diabolique expliqua le divin en commentant la tōrah : *Ce sont des possibilités bienfaisantes et protectrices dans notre réalité (le pain et les accidents de la vie) ;*

mais le Christ rejeta simplement cet usage réaliste de la spiritualité. Il lisait le texte et connaissait Dieu tout autrement. Le dernier débat s'enclencha alors en suivant exactement le même fil conducteur, mais en s'intensifiant. Le « si tu prosternes et m'adores » s'accompagne cette fois de la plus haute promesse qu'offre le réel : un pouvoir sur les autres, un Règne terrestre ! De même, le monde se vante-il de distribuer ses richesses sous condition d'une obéissance à ses lois, c'est-à-dire à ses vérités. La tentation ne fut donc pas un délire ésotérique ou mystique ; elle consistait à convertir le Christ à une exégèse pragmatique de la Loi et du divin, à lui faire dire que l'énigme de la vie est la servante d'un bonheur immédiat. Il s'agissait que le Christ et la réalité soient Un, de sorte que l'unité des vérités réalistes avec la vérité divine est le commencement du diabolique : voici l'homme, voici son procès ! Cette unité fantastique du meilleur des mondes ne trouva pas d'échos chez le Nazaréen. Il la repoussa. Il se tourna vers le Dieu caché qu'il refusa de justifier par l'expérience mondaine. Or, que lui demandait le diabolique si ce n'est de se justifier, lui, le Fils de l'homme ?

#### LE RÈGNE

Dès lors, nous dit le texte, « des anges s'avancèrent auprès de Jésus et le servirent » (4<sup>11</sup>). La réalité œuvra donc pour lui dès l'instant où il refusa l'onction de son unité et de sa justice ; et non seulement ce cortège de vérités naturelles n'eut sur lui aucun pouvoir, mais il avait toute autorité sur leurs forces : il était Maître de la Loi ! À peine commencé il avait déjà fini. Il régnait. Il pouvait faire le monde selon sa volonté, le rendre parfait ; mais il s'y refusa. Ayant gravi la Montagne (MAT 5) et contre toute attente, il n'appela pas les hommes à changer le monde, il les appela à changer de monde ! Le suivre c'est sortir et non pas unir. Il y aura désormais division, parce le Christ a lié la réalité sans encore l'abolir, afin de la piller, afin de séparer ceux qu'il fera sortir hors de la nature.

C'est pourquoi les miracles du Christ n'en étaient pas à proprement parler. Ils manifestèrent son autorité sur les lois de l'existence, mais ils n'octroyèrent pas une autre nature aux miraculés. Ils réparaient leur nature première qui le resta en demeurant mortelle. Même les résurrections qu'il réalisa se sont inscrites dans le réel sans donner un corps impérissable aux survivants qui moururent par la suite. Sa résurrection seule est signifiante ! Car elle ne le ramena pas dans l'humanité primitive mais l'en fit sortir, elle le conduisit dans une autre nature, sa véritable, incorruptible et faite d'infini ; dans un autre lieu tout aussi inaltérable et illimité. Sa résurrection est l'exode du monde et elle clame *son refus* de l'administrer. En vérité, il a délégué cette tâche à une puissante bureaucratie armée : la Réalité. Le règne de Dieu est indirect. Quant aux miracles de l'Évangile, étant des événements réels, ils émanent de cette action indirecte durant laquelle un cortège de forces sert le Christ (« *les anges le servirent* »).

Le danger consiste à confondre ces forces avec Lui ! Ainsi agit la science ; elle manipule les forces de la raison, les défie, puis les incarne dans ses miracles technologiques. L'illusionniste est lui plus malsain, car il manie en plus les forces abstraites de la séduction, usant des sentiments, du psychisme et du magnétisme ; son auditeur se crée ainsi, en lui-même, la caricature d'un dieu supposé réaliser ses désirs humains. Il lui faudra ensuite incarner cette image dans le vécu pour rendre sa vérité crédible ; l'idéal étant en politique ! C'est donc en prophétisant une royauté terrestre que l'imposture d'une telle puissance est dès lors démasquée ; et son insistance à rendre publics ses prodiges afin de se justifier est le sourire du mensonge. Nous connaissons le mot sévère et répété du Christ à ne pas user du phénomène miraculeux comme outil de propagande, à « ne rien dire à personne » (MAR 7<sup>36</sup>, LUC 8<sup>56</sup>, etc.) ; c'est hélas tout le contraire que font les mystiques et guérisseurs en tout genre, à l'instar des œuvres ekkésiastiques telles que les pèlerinages à Lourdes ou les croisades de R. Bonnke.

L'action directe du Christ est invisible. Où pourrai-je entendre ses exodes ailleurs qu'en mon cœur? Qui connaîtra de moi ce qui est caché en lui? De même qu'*il n'y a de résurrection que là où il y a des tombeaux*<sup>1</sup>, l'œuvre réelle du Christ est un écho, une parabole, une évocation, un à-venir. Ce qui la précède dans la réalité, c'est l'illusion, la négation et l'échec; les efforts pathétiques pour réparer le monde, le zèle de la raison, les lois morales, les faux espoirs des miracles; ces phénomènes-là sont l'accroissement du règne du Christ, c'est-à-dire de son refus des évidences, de son « non ». L'achèvement de ce refus est la fin de son règne, c'est le Royaume des cieus qui est le non-règne de sa liberté; son « oui ». Ce n'est pas l'homme purifié, guéri, rendu meilleur par sa moralité ou sa spiritualité que le monde-à-venir anoblira, c'est l'homme mis à mort; celui qui dans le secret a commencé à renaître sous un nom que lui seul connaît. C'est maintenant que le grain doit commencer à mourir pour que demain son tombeau soit vide.

De fait, la résurrection du Christ intéresse l'homme de foi parce qu'elle lui parle de sa propre résurrection, de son immortalité et de cette liberté infinie que suivra un cortège nuptial. À contrario, les prodiges visibles du Christ sur la nature induisent souvent en tentation; l'homme risque d'attendre en eux la perfection du monde puis de laisser subtilement en retrait la résurrection. En se substituant ainsi au but, les miracles intéressent le diabolique; ils excitent son obsession à perfectionner le réel; ils font de la Nature<sup>2</sup> la bien-aimée que Dieu sauve.

1 NIETZSCHE, cité par KARL BARTH, *L'Épître aux Romains*, p. 396.

2 Par son credo : *l'homme ne peut vivre sans la Nature*, l'Écologie politique est *Anti-homme*; elle croit que la Nature est la maison éternelle de l'humain, ainsi que l'Église croit être son lieu d'éternité. Et lorsque LARS VON TRIER, dans le film *Antichrist*, affirme que « la nature est l'église de satan », il dénonce en fait comme une perfidie tout espace terrestre qui se dit lieu d'éternité. Car l'homme ne serait plus alors l'être *Anti-nature* s'arrachant des limites du progrès et Dieu la réalisation de ce projet. L'homme serait une bête évoluée soumis aux mêmes droits qu'elle, un droit à évoluer qui atteint sa perfection dans la mort. Voilà pourquoi c'est « au régime nazi et à la volonté personnelle d'Hitler que nous devons aujourd'hui les deux législations les plus élaborées que l'humanité ait connues en matière de protection de la nature et des animaux » (Luc Ferry, *Le nouvel ordre écologique*).

Dieu ne *se donne* plus en récusant la nature ; il donne à la nature. En vérité, il donne à tous, aux méchants et aux bons ; et tandis que le « chrétien » reçoit sa donation comme un exaucement à ses mérites, il ne voit pas que ce don l'a induit en erreur et révélé pour ce qu'il est : celui qui a percé la main pour mieux l'ouvrir : « Tuons l'héritier et emparons-nous de son héritage ! » Il a détourné l'œuvre du Christ pour la mettre au service de son bien-être terrestre, pour sauvegarder et accroître son bonheur immédiat. Quant à l'action cachée du Christ visant *au-delà* de la nature, il y répond ainsi : « Tu es un homme dur ; tu veux ici ma confiance pour une récolte hors de ma portée, et tu ébranles ici ma paix pour un trésor scellé ! Pourquoi n'aurai-je pas maintenant richesses et pouvoirs ? »

Si l'argent et le pouvoir politique ont toujours passionné les églises, le miracle sur la nature a pour lui d'être une séduction d'une autre efficacité ; aussi est-il fort utile à une chrétienté n'ayant plus aujourd'hui le monopole politico-financier d'antan. Les riches églises unies aux empires européens et américains ont échoué à établir leur royaume divin, le « chrétien » désabusé est donc retourné dans ses textes où le miraculeux s'est révélé à lui telle une clé oubliée : elle lui offrirait enfin le règne terrestre ! Il est pourtant plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à la foi fondée sur le miracle d'ouvrir le royaume des cieux. Les églises primitives sont tombées, attristant un peuple à qui elles avaient tout promis ; quelle sera alors sa tristesse en découvrant que les miracles des meeting modernes n'étaient que les fantasmes d'une vieille folle se prenant pour l'ange de Dieu ?

### À JÉRUSALEM

Lorsque trois années après l'épisode du désert le Christ entre à Jérusalem (MAT 21), il est confronté à la même tentation qui cette fois découvre nettement son visage. Un seul mot du Nazaréen aurait suffi pour que la foule enthousiaste qui l'accueillit le fasse Roi-messie. Fébrile à cette idée, elle

l'escorta donc jusqu'au lieu central de la spiritualité de l'époque où il se rendit. Parvenu au Temple, sa présence fait naître une situation chaotique et quasiment loufoque ; après avoir jeté dehors les boutiquiers religieux, il accomplit des miracles et provoque une dispute avec les chefs religieux, le tout au milieu des cris d'enfants clamant sa messianité. Et c'est le flop ! Le Christ s'éclipse et sort de la ville. Il se rend à Béthanie, un bourg tout proche, probablement chez Simon le lépreux où il logera loin du tapage médiatique qu'il fuyait.

Ce n'est pas le Christ qui fut rejeté en tant que Roi, c'est lui qui refusa intentionnellement ce rôle carnavalesque. De plus, s'il avait accepté l'appel du peuple, les religieux n'auraient pas contesté sa couronne, ils auraient plutôt ourdi quelques plans pour diriger selon leurs vues ce puissant renouveau. Car leur indignation n'indique pas de leur part un désaccord total avec la collectivité ; le religieux s'indigne d'être mis au pied du mur sans qu'on en appelle d'abord à son divin conseil, il veut être le censeur de l'événement ! Il s'indigne d'être à la dernière place, lui qui aime tant la première pour donner le ton à la baguette des micros. Ainsi rejette-t-il d'emblée toute situation qui ne reconnaît pas sa centralité : *hors de lui, pas de salut !* C'est l'humilité du roi qui l'indigne, non sa royauté, et le burlesque qui l'entoure l'indigeste ; il a honte de son entrée à Jérusalem assis sur un ânon, le sol jonché pêle-mêle de branches d'arbres et de vêtements. Le religieux veut un tapis rouge et raffiné conduisant à une scène, il veut un spectacle goûteux, il veut du romantisme et de la tragédie afin de contrôler son public ; mais surtout, il veut d'un Roi qui mette en vedette son ministère, sinon, il sera son ennemi ! Le pharisien concourt donc par orgueil au désir du Nazaréen de refuser la royauté, tandis que *la foule est sa tentation* en l'excitant à régner contre sa volonté ! En passant du désert à la ville, le diabolique a fait sa mue. Il était ce tête-à-tête avisé et instruit, cherchant à inoculer le venin en soumettant son vis-à-vis aux convictions de la réalité, il est désormais un essaim enthous-

siaste, il est plus que réel, il est excessif, oppressant, il étouffe l'individu sous sa masse élastique et ondulante, comme le font les reptiles en s'enroulant autour de leurs proies.

En vérité, Jésus Christ a séparé la multitude du religieux. Il a donné gratuitement au peuple ce que le culte habituel promettait en s'imposant comme oint, c'est-à-dire en se disant être la source du processus messianique. Les chefs spirituels ont donc été écartés par la foule versatile qui leur substitua aussitôt le Nazaréen ; en l'appelant enfin *Fils de David*, elle montrait sa volonté de l'introniser en tant que chef politico-militaire, moraliste et thaumaturge. C'est ainsi que le commun conçoit partout le divin ; depuis toujours. La stratégie du religieux sera dès lors de réunifier ce qui a été séparé : de reconquérir son autorité sur le peuple. Mais comment croire que le Christ divisa pour mieux régner alors qu'il refusa précisément le trône ? Et si son projet consistait à consacrer une nouvelle religion ou à sacraliser un peuple, ne faut-il pas faire de lui un homme de guerre ? Car, comme l'explique Régis Debray dans un colloque :

« La guerre produit de la religion, elle produit du sacré, elle est un phénomène hiérogène par son rapport à l'unanimité et à la fraternité, parce qu'elle sacralise la collectivité : elle fait d'une société un bloc. Or, qu'est-ce qu'une religion si ce n'est une technique d'unification, d'indivision ? La guerre c'est du religieux, car c'est de l'unification : le peuple est relié (*relegere*). »

Tandis qu'il s'obstine à séparer, le Christ induit en même temps à sa condamnation. En mettant en doute le culte public et en jugeant directement ses chefs, il leur offre son propre procès. Ainsi leur rend-il le règne des évidences dont ses miracles les avaient privés. Il consent au retour de l'ancienne autorité qu'il avait brièvement interrompu par ses prodiges : l'autorité de la guerre, c'est-à-dire la réalité du bien contre le mal. Ce pouvoir moral, qui prétend être le messenger de la paix universelle, a pour prophètes les religieux et les

politiques. Le malheur est que leur dictat sera plus aveugle que jamais ! Comment pourront-ils désormais ignorer qu'un seul mot d'en-haut suffit pour effacer leur domination et briser leur roc ? Ne voient-ils pas que leur règne est un trompe-l'œil et leur paix une chimère ? N'ont-ils pas appris des antiques prophètes que Dieu rend sourds et aveugles les sages qui détiennent la vérité (és. 6) ? Car le Christ leur a remis une couronne de papier en déposant entre leurs mains la loi avec ses guerres, mais dans l'incognito, et de manière insaisissable, il se sert encore d'eux et de la lumière de leur procès. Il poursuit son processus de séparations et d'exodes, laissant les uns aux évidences lumineuses de l'expérience religieuse, et faisant sortir d'autres, en les appelant par leur nom, ceux qui, comme lui, quittent la mascarade politico-religieuse et le suivent à Béthanie « où il passa la nuit » (21<sup>17</sup>).

#### LA NUIT

Le miracle n'est pas une révélation, il est une parabole. Ce qu'il dit est par contre une révélation, et ne pas l'entendre fait sombrer dans une nuit lumineuse, sous un ciel étoilé d'illusions. Les miracles démontrent-ils l'existence de Dieu ? Sont-ils cette preuve qu'un Dieu se cache derrière le voile de la réalité ? L'apôtre Paul lui-même refusait déjà cette ânerie, il estimait que « ce qu'on peut connaître de Dieu est manifeste pour tous les hommes, car Dieu fait connaître ses perfections invisibles, sa puissance éternelle et sa divinité simplement en réfléchissant et en observant notre environnement<sup>1</sup>. » Depuis toujours l'homme comprend qu'une énigme est dissimulée au-delà du monde visible. C'est ainsi qu'il créa le polythéisme ; il imagina des milliers de dieux à l'image de son existence, car il cherchait, par leur adoration, à maîtriser les forces de la nature qu'il ne comprenait pas et qu'il redoutait. Avec le judaïsme, l'homme ramena d'Égypte des semences de savoir

1 Voir la *Lettre aux Romains*, au milieu du premier chapitre.

et d'étude, il les cultiva, édicta des règles morales et s'harmonisa davantage avec son environnement qu'il ne s'en effraya ; puis, tout en condamnant les antiques divinités, il conserva de ses ancêtres la crainte en un Dieu unique et père de tous les hommes. Avec Athènes enfin, la raison reçut les privilèges divins ; ses prodiges offrirent à l'homme un monde totalement nouveau, il acquit ainsi la certitude que la connaissance résout elle-même tous les secrets, à condition qu'elle ait le soutien majeur de la responsabilité morale ; aussi plaça-t-il science et vertu sur le trône divin, déclarant victorieusement que *les œuvres vertueuses et les miracles scientifiques prouvent par l'expérience la vérité!* Ainsi l'athée croit-il les miracles sur lesquels il fonde sa conviction. Et la croyance aux miracles est le chemin de l'athéisme.

Le miracle est toujours un jugement, car il révèle l'arrogance d'une conviction et la naïveté d'une croyance. Il est l'inexpliqué qui juge l'expliqué établi. Il pousse à corriger, voire même à détruire les vérités, au risque d'en être les victimes ! Les « dix plaies d'Égypte » relatées dans la Bible sont une allusion à ce verdict. Ainsi dit-on qu'elles sont « des jugements contre tous les dieux de l'Égypte » (EX 12<sup>12</sup>). Le texte est d'ailleurs commenté de la manière suivante par un rabbin :

« Je suis Dieu qui vous libère des lois de la nature. L'Égypte, ce sont les lois de la nature, la sortie d'Égypte, c'est sortir de l'étroitesse<sup>1</sup>, de l'ordre des limites de la nature. [...] Les dix plaies c'est casser, détruire les lois de la nature, les dieux de la nature. »

Les dix plaies sont en effet l'annonce de la liberté sur la nature, mais aussi la condamnation de tous les plans imaginés par l'homme pour tenter de l'atteindre, tant politiques que scientifiques ou spirituels ; ceux-là mêmes qui s'incarnent dans de glorieuses nations, de profondes connaissances et des religions efficaces. L'Égypte d'alors en est le symbole. Les dix

1 Le mot « Égypte », en hébreux *mitsraïm*, se traduit généralement par *étroitesse*, ou encore *double angoisse*, l'angoisse de vivre et l'angoisse de mourir.

plaies sont la voix clamant : *Qu'on abaisse toutes montagnes !* Elles sont la récurrence de cet événement terrestre qui sans cesse surprend l'homme comme le ferait un voleur, tombe sur lui tel un filet au moment où il y croit le moins et révèle la vanité de sa plus sûre vérité. C'est pourquoi la sortie d'Égypte aboutit à l'impasse de la mer, au dernier obstacle naturel que la plus haute montagne ne peut vaincre. Le onzième prodige qui voit finalement l'eau se retirer évoque donc la résolution divine après ses réprobations. Son temps, c'est la résurrection ; son lieu, c'est le monde-à-venir ; son moyen, c'est la foi, seul reste de l'homme vaincu. Il est la voix clamant dans le désert de notre impuissance : *Ta vallée sera relevée !* Le onzième miracle est l'unique miracle ! Les dix autres sont la gémellité du bien et du mal venant aux hommes dans leur réalité ; la plaie de l'un est le baume de l'autre, et inversement, mais ni la plaie ni le baume ne sont le verdict de ce tribunal. Ils sont la menace *ou* la promesse qui s'accompliront dans le onzième acte : par la mort ou la résurrection.

Le prodige sur la nature est de fait la séparation. Les dominants sont menacés de perdre leurs privilèges et les souffrants s'enthousiasment d'une promesse. Ainsi en fut-il de l'entrée du Christ à Jérusalem qui a désuni le religieux et la foule. Et tandis que celle-ci entend l'événement miraculeux comme une fin, faisant du Christ un roi de la terre ; celui-ci refusa. Il partit. Le peuple recula et l'unité avec le religieux fut rétablie le lendemain. Tous retournèrent à la montagne d'où retentit le credo : *Dix lois pour dix miracles ! Que vienne le royaume des cieux sur terre.* De nos jours, rien n'a changé. Le Christ est dehors avec ceux qui espèrent en sa folie, alors que le peuple et le religieux, unis dans les églises, dorment dans une douce nuit bercée aux sons des Hosanna : *Nous te prions d'élargir tes bienfaits dans notre existence !* En appelant à elle les démonstrations de la réalité, l'Église est tombée en son pouvoir<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Voir CHESTOV, *les Grandes veilles* : « Celui qui en appelle aux démonstrations par là même tombe en leur pouvoir. »

LE FIGUIER

Le jour suivant son jugement contre la *royauté miraculeuse*, le Christ revint à Jérusalem. Il trouva en chemin un figuier où il ne découvrit aucun fruit pour assouvir sa faim. Il déclara alors à l'arbre qu'il serait désormais stérile et il advint que ce dernier séchât à l'instant. Le miracle accompli, Jésus eut donc encore faim ! Pourquoi n'a-t-il pas choisi d'enrichir la plante afin que paraisse aussitôt une abondance de figues ? En outre, pour rajouter à l'incohérence, il explique le mystère de son acte par une énigme, affirmant que « l'homme qui aurait foi et ne douterait pas ferait pareillement au figuier ; qu'il pourrait même parler à une montagne de se lever et de se jeter dans la mer, car cela se réaliserait ! » Pourquoi s'en prend-il injustement à un arbre, se privant ainsi définitivement de manger, puis finalement « pérorer » en discourant sur la foi ? Le Christ serait-il un déséquilibré tandis que nous serions bien portants ? À moins qu'il ne soit Roi et que nous ne sachions pas ce que cela veut dire.

Car en tous lieux où marche un roi les portes s'ouvrent. Et que ferait un roi si la porte accédant à son trône se trouvait soudainement close sans que nul ne sache l'ouvrir ? Sortirait-il la clé ; appellerait-il un valet à son secours ? Accepterait-il de bon cœur cette défaveur, pensant la tourner en sa faveur pour justifier devant tous sa royauté ? Ne voyez-vous pas qu'il revient de cette manière à l'obstacle clos un droit qu'il n'avait pas jusqu'alors : c'est lui qui donne le trône ! Dès l'instant où le roi s'attelle à ouvrir, il rend légitime l'obstacle et lui donne titre de juge. Quel sortilège, quelle manigance : le roi et le trône ont été divisés. Le roi sera jugé et le trône un prétexte à ses continuelles épreuves. Quel renversement de situation ! Le juge décidera quel visage sera le plus proche du trône, pesant les temps, les circonstances et l'efficacité des prétendants, mais le trône restera vide car seul un mort saurait satisfaire une porte close. Quand aux *marches-pied* du trône, chacune sera un roi, une religion ou une vérité de l'Histoire.

Et si l'obstacle était une montagne ? Celle des lois morales et de la raison. Le religieux et le civilisé qui la gravissent doivent ouvrir de multiples portes pour continuer leur ascension ; tant qu'ils savent les ouvrir, elles leur offrent le bien, mais les *mystérieuses* dont ils n'ont pas les clés sont sources d'inquiétude et de multiples maux : maladie, pauvreté, accidents, défaillances de la nature, etc. Aussi ont-ils besoin comme roi et messie de celui qui aura ces clés et les libérera des maux et de l'angoissante incertitude. Celui qui sera capable des tous les prodiges sur la nature hors de leur portée. Un roi qu'ils justifieront au tribunal de leur adversité tandis qu'il résoudra l'équation du mal dans un miracle religieux ou scientifique ; un roi dont la bonté n'est pas la clé du bien mais la clé de la connaissance ; un roi ayant conquis la montagne du bien et du mal que l'humanité rêve depuis toujours de transformer en trône divin. C'est dans ce même esprit enfin, qu'ils couronneront d'épines l'homme incarnant le mal absolu ; celui qui est plus que la désobéissance aux lois et plus que l'immoralité ; celui qui ordonne à la montagne de se jeter dans la mer, osant briser le trône d'argile ; celui qui assèche le figuier au lieu de le cultiver et de le faire prospérer en manipulant les lois de la réalité. Car le roi des miraculés n'est qu'un paysan pragmatique.

Le Christ a bien fait de maudire le figuier et de nous exhorter à jeter dans la mer nos vérités ordinaires et extraordinaires ; de même brûlera-t-il les portes closes qui nous imposent de connaître pour vivre. Nos intelligences et nos croyances font de nous des déséquilibrés et c'est en les écoutant que nous couronnons des fanfarons. Les miracles du Christ diffèrent-ils des nôtres parce qu'il lui suffisait de parler pour que la chose se réalise ? Non, c'est en nous exprimant aussi que nous façonnons nos volontés. Ce qui diffère, c'est que *le miracle du Christ est un sacrifice* venant d'un monde où les prodiges sont sans valeur parce qu'ils ne répondent pas à la connaissance. Peut-être ne sont-ils qu'un jeu entre amants.